



HAL
open science

La pratique du conteur. Aspects de l'énonciation dans l'Histoire d'un voyage en la terre du Bresil.

Caroline Trotot

► **To cite this version:**

Caroline Trotot. La pratique du conteur. Aspects de l'énonciation dans l'Histoire d'un voyage en la terre du Bresil.. Histoire d'un voyage en la terre du Brésil Jean de Léry, Journées d'étude 10 et 11 décembre 1999., 2000, 2867812534. hal-03784089

HAL Id: hal-03784089

<https://hal.science/hal-03784089v1>

Submitted on 22 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***HISTOIRE D'UN VOYAGE
EN LA TERRE DU BRESIL***

Jean de LÉRY

***Journées d'étude
(10 et 11 décembre 1999)***

Textes réunis par F. ARGOD-DUTARD

Préface
d'ANNE-MARIE COCULA
Responsable du Centre Montaigne

**Centre Montaigne
UNIVERSITÉ MICHEL DE MONTAIGNE-BORDEAUX 3
33607 PESSAC CEDEX**

LA PRATIQUE DU CONTEUR

Aspects de l'énonciation dans l'*Histoire d'un voyage en la terre du Bresil*.

L'enchantement procuré par la lecture des œuvres de Jean de Léry commence dès leur titre : *Histoire memorable de la ville de Sancerre* pour la première et *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amerique*¹ pour la seconde. Dès le seuil,

le lecteur est convié à la découverte d'histoires qui vont se déployer dans le temps – celui du siège et celui du voyage — et dans l'espace – Sancerre et le Brésil. Il s'agira donc de récits rétrospectifs d'événements dont l'achèvement est souligné par l'adjectif « memorable » d'une part, par le participe passé « fait » d'autre part. Ces titres programmes font donc naître dans l'esprit du lecteur un horizon d'attente, attente du récit d'un contenu objectif qui fera l'intérêt de l'ouvrage. Mais le second titre ajoute une référence à la parole qui va s'avérer essentielle : il s'agira aussi dans la deuxième œuvre d'enregistrer les discours des uns et des autres sur l'espace parcouru. Ainsi cette œuvre nous livre-t-elle bien plus que l'histoire annoncée. La « pratique du conteur » pour reprendre l'expression que Jean de Léry emploie lui-même fina-

1 Nous adoptons dans le reste de l'article le titre abrégé d'*Histoire d'un voyage au Bresil* et nous nous référons à l'édition de Frank Lestringant, Paris, L.G.F., Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1994.

lement pour désigner son activité en concluant *l'Histoire d'un voyage au Bresil*¹ consistera à organiser des discours et non seulement un récit pour reprendre la distinction classique depuis Benveniste², distinction que l'on peut définir ainsi avec Dominique Maingueneau :

[...] les locuteurs ont à leur disposition en français non pas un mais deux systèmes de « temps », le discours et le récit : le premier suppose un embrayage sur la situation d'énonciation, le second l'absence d'embrayage.³

En effet, Jean de Léry intervient non seulement comme personnage de chacun de ses récits nous livrant ainsi des morceaux d'autobiographie mais il intervient aussi comme « conteur », c'est-à-dire comme celui qui est en train de raconter l'histoire. Nous allons donc nous intéresser à ces plans embrayés sur la situation d'énonciation pour comprendre comment se construit peu à peu dans l'œuvre la figure de l'écrivain Jean de Léry.

Recherche du temps perdu

C'est dans *l'Histoire d'un voyage au Bresil* que l'énonciation est la plus nettement embrayée sur la situation d'énonciation. En dehors même de la préface, l'auteur prend constamment la parole à la première personne comme dans les premières lignes de l'œuvre :

1 *Histoire d'un voyage au Bresil*, éd. cit., p. 551.

2 Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, « les relations de temps dans le verbe français », chap.19, Paris, Gallimard, 1966.

3 Dominique Maingueneau, *Éléments de Linguistique pour le texte littéraire*, p. 33, Paris, Dunod, 3e édition, 1993. Sur l'énonciation on peut aussi se reporter à Dominique Maingueneau, *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, « Les fondamentaux », 1994, 1999, et Michèle Perret, *L'énonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan, « collection 128 », 1994.

[...] sans m'arrester à traicter cest argument au long ny en general, mon intention et mon sujet sera en ceste histoire, de seulement declarer ce que j'ay pratiqué, veu, ouy et observé tant sur mer, allant et retournant, que parmi les sauvages Ameriquains, entre lesquels j'ay fréquenté et demeuré environ un an. Et à fin que le tout soit mieux cogneu et entendu d'un chacun, commençant par le motif qui nous fit entreprendre un si fascheux et lointain voyage, je diray briefvement quelle en fut l'occasion. ¹

Le système des temps, présent, passé composé et futur, complète cette structure discursive à la première personne. Les repères spatiaux et temporels se dessinent aussi ; le locuteur parle du Brésil une fois rentré en Europe. Un couple de déictiques permet tout au long de l'œuvre de désigner les deux lieux par rapport à l'océan qui les sépare : « par deçà » désigne l'Europe et « par delà » désigne le Brésil.

Jean de Léry est conscient de ce système d'énonciation qu'il conçoit sur le mode du discours. Ainsi déclare-t-il dans la Préface à *l'Histoire d'un voyage au Bresil* : « j'ay esté comme contraint de mettre en lumiere tout le discours de nostre voyage »². Cet ancrage du propos dans la situation d'énonciation est le parti-pris formel qui permet à la dimension du témoignage particulier que veut constituer l'œuvre de se déployer. Le « je » qui énonce les faits recueillis dans le texte garantit leur authenticité. Pour cela, il emploie le présent qui actualise cette vérité ou le passé composé qui marque l'incidence de l'événement passé sur le présent de l'énonciation. Ainsi dans ce passage du chapitre III :

Retournant donc à parler des autres poissons dont j'ay tantost fait mention, la Bonite, [...] est presque de la façon de nos carpes communes [...] et en ay veu en fort grand nombre, lesquelles l'espace d'environ six sepmaines en nostre voyage ne bougerent gueres d'alentour de nos vaisseaux, lesquels il est vraisemblable qu'elles suyvent ainsi à cause du bret et godron dont ils sont frotez.³

1 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.105.

2 *Ibid.*, p.63.

3 *Ibid.*, p.129.

On remarque que les deux systèmes, récit et discours, se mêlent. L'action des bonites est rapportée au passé simple (« bougèrent ») parce qu'elle constitue un événement terminé, relégué dans le passé du voyage en mer. En revanche, l'action d'observation de ce phénomène par le narrateur, qui en est contemporaine, est rapportée au passé composé parce qu'elle a des répercussions sur le moment de l'énonciation ; en effet, c'est cette observation qui permet l'énonciation présente des qualités de la Bonite et de son comportement. Énonciation présente ce qui ne revient pas à justifier l'énonciation au présent. Ces observations devraient figurer à l'imparfait puisqu'elles ont été faites à un moment distinct du moment de l'énonciation. Il y a donc un artifice à employer le présent ici car il semble hésiter entre deux valeurs ; c'est un présent générique qui donne une valeur universelle aux observations effectuées, mais son emploi dans un contexte discursif embrayé sur la situation d'énonciation lui donne une dimension d'actualisation. Le procédé est par ailleurs renforcé par la locution « il est vraisemblable que » qui modalise l'énoncé et marque l'intervention de l'énonciateur.

Le modèle matriciel du procédé pourrait être identifié dans cette affirmation : « [...] dequoy ayant moy-mesme esté spectateur, je puy parler à la verité. »¹

L'énoncé trouve sa force assertive dans l'identité entre le « je » personnage du temps de l'énoncé et le « je » énonciateur du moment de l'énonciation.

Rares sont en effet les moments où Jean de Léry invite à distinguer entre ce qu'il était au moment du voyage au Brésil et ce qu'il est au moment de l'énonciation comme dans ce passage racontant la rencontre d'un gros lézard dans la forêt :

Partant nous, qui ayans eu l'une de nos peurs, n'avions garde de courir apres, en louant Dieu qui nous avoit delivrez de ce danger, nous passames outre. J'ay pensé depuis, suyvant l'opinion de ceux qui disent que le lezard se delecte à la face de l'homme, que cestuy-là avoit prins aussi grand plaisir de nous regarder que nous avions eu peur à le contempler.²

¹ *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.346.

² *Ibid.*, p.269.

La réflexion sur la contemplation réciproque est donnée comme nettement postérieure au moment de l'épisode narré. Récit et discours sont ici bien séparés et le « je » surgit hors du groupe du « nous » lors de la réflexion qui se frotte à l'universalité des discours de « ceux qui disent ». On peut voir ici, comme dans de nombreuses anecdotes de *l'Histoire d'un voyage au Bresil*, une mise en abyme du processus de l'élaboration de l'œuvre : le discours constitutif de l'œuvre, « l'opinion » que Léry affirme au cours de son œuvre s'élabore dans la réflexion postérieure menée par l'écriture qui confronte l'expérience individuelle et l'opinion commune. De manière significative cette réflexion concerne l'observation réciproque et ambivalente entre les représentants de l'ancien monde et ceux du nouveau monde qui constitue l'objet principal du livre.

La « pratique du conteur » cherche en effet plus souvent à gommer la distance entre le temps de l'énoncé-voyage et le temps de l'énonciation plutôt qu'à la souligner pour en mesurer la fécondité. L'emploi des temps joue bien sûr un grand rôle dans cette pratique puisqu'un même temps peut renvoyer à des repères différents. Nous l'avons souligné à propos du présent ; on peut le faire aussi à propos du passé composé. En effet, le passé composé renvoie tantôt à l'expérience vécue lors du voyage – « j'ay veu » dans le passage du chapitre III cité *supra* —, tantôt, de manière anaphorique, à la narration en cours – « j'ay tantost fait mention » dans le même passage. L'énonciateur emploie donc un double système de référence : l'un extra-discursif, l'autre intra-discursif. Or, peu à peu, le texte s'approprie les références extra-discursives et elles deviennent intra-discursives de sorte que les déictiques deviennent des anaphoriques. Les mots « ici » et « là » désignent ainsi rapidement le texte lui-même et non une référence extra-discursive¹. Le texte, comme le voyage, se déroule au fil de la lecture dans le temps et dans l'espace, ce qui permet à Jean de Léry de jouer de la confusion que cette proximité rend possible entre énoncé et référent. Ainsi trouve-t-on des formules ambiguës comme celle-ci : « Pour retourner à nos escumeurs de mer [...] ».

¹ Voir par exemple p.115 «[...] sans amplifier icy ce propos plus avant [...] » et p.148 « [...] je reserve à les descrire et depeindre au long en autre lieu plus propre : si veu-x-je dès maintenant icy dire quelque chose en passant. »

D'autres ne sont plus équivoques et font de l'énoncé une réalité référentielle, ce qui est bien utile pour emporter la victoire dans les polémiques contre Villegagnon, par exemple, qui paraît éternellement condamné à être un diable dans l'enfer de son fort brésilien alors qu'il est rentré en France depuis longtemps :

Or, ayant sommairement décrit en ce chapitre l'inconstance et variation que j'ay cognue en Villegagnon en matiere de Religion [...] à fin de traiter d'autres points, je le lairray pour maintenant battre et tourmenter ses gens dans son fort [...] ¹.

De la même manière, Jean de Léry conclut sa diatribe contre l'invention par André Thevet d'une ville du nom de Ville-Henry par cette formule lapidaire : « [...] je luy ay ici rasé une ville [...] »².

On voit bien dans ce procédé comment la littérature compense une impossibilité dans la réalité. L'adversaire ne pouvant reconnaître sa défaite, on la fait figurer dans le texte qu'on écrit. L'œuvre littéraire est donc chargée de pallier les manques de la réalité. C'est ce qui apparaît aussi dans les formules suivantes :

[...] avant que je me rembarque en France, je veux aussi discourir [...] ³.

Mais laissant pour maintenant un peu à part nos Toïoupinambaoults en leur magnificence, gaudir et jouir du bon temps qu'ils se sçavent bien donner, il faut voir si leurs femmes et filles [...] sont mieux parées et attifées ⁴.

Mais avant que de faire marcher nos Toïoupinambaoults en bataille, il faut savoir quelles sont leurs armes⁵.

La réalité de la situation d'énonciation du locuteur de l'*Histoire d'un voyage au Bresil* est caractérisée par la perte de ce moment

1 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.196

2 *Ibid.*, p.205.

3 *Ibid.*, p.210.

4 *Ibid.*, p.228.

5 *Ibid.*, p.338.

du voyage, matérialisée par la distance qui sépare du Brésil l'Européen de retour. C'est l'un des aspects de la « coupure » analysée par Michel de Certeau, coupure que tente de surmonter la « couture » opérée par le texte¹. En forçant la situation d'énonciation pour parler comme si on était encore au moment du voyage sur les lieux américains, ces formules jouent un rôle d'actualisation nostalgique. Le texte tient lieu de réalité pour surmonter la distance temporelle et spatiale qui sépare l'énonciateur du référent. Et cette actualisation fonctionne si bien que des événements postérieurs au voyage, qui ont eu lieu après le retour peuvent être racontés au passé simple alors que la réalité brésilienne est évoquée au présent :

[...] depuis mon retour par-deça m'estant trouvé en un lieu où on en faisoit [de l'amidon], ce flair me fit ressouvenir de l'odeur qu'on sent ordinairement és maisons des sauvages, quand on y fait de la farine de racine².

Cette mise en branle de la mémoire involontaire qu'explorera Marcel Proust est racontée au passé simple car l'événement de la remémoration est révolu, mais l'objet même du souvenir, l'odeur, persiste dans un éternel présent d'habitude. Cet éternel présent n'est pas seulement celui d'une mémoire éveillée. Il nous semble que le thème de l'éternel printemps Brésilien constaté par le voyageur dès son arrivée³ et qui lui paraît expliquer la santé des sauvages qui paraissent boire de la fontaine de jouvence⁴ est constitutif des caractéristiques édéniques du nouveau monde. Le travail de l'écrivain consiste donc à rendre présent ce monde parce qu'il est éloigné et donc absent mais aussi parce qu'il est régi par un rapport avec le temps qui est différent du nôtre. Ce rapport avec le temps est explicité par Jean de Léry dans le chapitre XVI :

[...] [les sauvages] ne distinguent point les jours par noms, ny n'ont acception de l'un plus que de l'autre : comme aussi ils ne content

1 Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, « Ethno-graphie. L'oralité ou l'espace de l'autre : Léry », p.227, Paris, Gallimard, 1975.

2 *Histoire d'un voyage au Brésil*, p.238.

3 *Ibid.*, p.147.

4 *Ibid.*, p.211.

semaines, mois, ni années, ains seulement nombrent et retiennent le temps par les Lunes ¹.

Le temps brésilien est perçu différemment du nôtre, dans cette large unité naturelle invariable du mois lunaire, qui a pour nous des échos mythiques. L'emploi récurrent du présent signifierait donc non seulement la recherche de l'hypotypose mais aussi le seul temps adéquat pour représenter le rapport du monde sauvage avec le temps. Léry ne caractérise pas davantage cette conception du temps mais il invite à en dégager la signification à travers l'ordre du développement du chapitre. Il a en effet commencé par établir que les Tupis étaient athées puis il affirme au début de la phrase que nous avons coupée : « semblablement ignorans la création du monde ». Enfin, il remarque dans la phrase suivante l'absence d'écriture sainte ou profane chez les Tupis. Les constats sont juxtaposés mais les éléments sont pourtant liés. Ils disent ce que le temps tupi n'est pas : il n'est pas le temps chrétien providentiel ordonné par l'Écriture depuis la semaine de la création du monde jusqu'au jugement de Dieu. Il n'est pas le temps dans lequel Jean de Léry inscrit *l'Histoire mémorable du siège de Sancerre*. Le présent qui permet de faire figurer les Tupis dans un texte représente donc à la fois une présence au monde, un sens de l'immédiateté inconnu de l'europpéen² et une exclusion de la succession temporelle ordonnée à la fin des temps. C'est l'un des nombreux conflits qui traversent la vision du nouveau monde offerte par Jean de Léry : le nouveau monde apparaît comme le paradis des damnés. La fascination pour le monde tupi ne peut donc s'avouer sans dommage pour la foi protestante. Et Jean de Léry ne souhaite renoncer ni à l'une ni à l'autre. La contradiction anime donc l'écriture et *l'Histoire d'un voyage au Bresil* apparaît aussi comme la production d'une écriture capable de résoudre ces contradictions, ou plutôt de les faire exister dans le texte. Ainsi le présent permet-il donc de représenter adéquatement le monde indien, mais il faut

1 *Ibid.*, p.380.

2 Ce sens de l'immédiateté apparaît également dans le discours du vieillard du chapitre XIII quand il affirme ne pas comprendre le souci européen d'assurer l'avenir de ses enfants et qu'il lui oppose la croyance à la capacité de la nature à renouveler ses richesses. Mais il explique aussi l'impossibilité de convertir les Tupis qui se révèlent inconstants face au prêche protestant dans les pages 412-413.

l'articuler au temps providentiel. Le récit du voyage mené au passé simple dans lequel se manifeste l'intervention divine joue ce rôle en encadrant le tableau du monde sauvage.

Plusieurs passages de la fin de l'œuvre laissent à penser que Jean de Léry est conscient que l'écriture de l'*Histoire d'un voyage au Bresil* qui s'achève a constitué un travail pour faire revivre un moment et un monde qu'il faut finir par quitter, dont il faut faire son deuil. Ainsi cette formule qui clôt, avec le chapitre XIX, le tableau du monde tupi :

Parquoy les laissant pleurer tout leur saoul, puis que j'ay poursuyvi les sauvages jusques à la fosse, je mettray ici fin à discourir de leur maniere de faire.¹

Par un travail de déplacement familial à la psychanalyse, ce sont les sauvages qui sont chargés du deuil que le narrateur ressent. Près d'achever son œuvre, Jean de Léry ne semble plus animé des doutes qu'il avouait au chapitre VIII :

Finalemment combien que durant environ un an, que j'ay demeuré en ce pays-là, je aye esté si curieux de contempler les grands et les petits, que m'estans advis que je les voye tousjours devant mes yeux, j'en auray à jamais l'idée et l'image en mon entendement : si est-ce neantmoins, qu'à cause de leurs gestes et contenances du tout dissemblables des nostres, je confesse qu'il est malaisé de les bien représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture. Par quoy pour en avoir le plaisir, il les faut voir et visiter en leur pays.²

Au contraire, on perçoit à la fin du chapitre XIX la dimension prométhéenne de l'écriture. Comme l'Eternel dans le Cantique de la mère de Samuel cité par Jean de Léry, l'écriture « fait mourir et fait vivre »³ puisqu'elle a fait revivre les sauvages et les a poursuivis jusqu'à la tombe. Ainsi l'*Histoire d'un voyage au Bresil* est-elle

1 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.479.

2 *Ibid.*, pp.233-234.

3 *Ibid.*, p.550.

bien, comme l'écrivait Marie-Christine Gomez-Géraud, un tombeau et un monument¹. Le travail effectué par l'écrivain dans l'œuvre consiste peut-être à assumer cette double nature. Ainsi l'adieu final à l'Amérique se dit-il sur le mode de l'actualisation :

Tellement que pour dire ici Adieu à l'Amérique, je confesse en mon particulier [...] je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages.²

Pour que le deuil soit possible il faut que le monument ait donné l'image exacte de la vie. Ainsi l'*Histoire d'un voyage au Brésil* – surtout dans ses deux premières éditions — cherche-t-elle à être comme un tableau vivant qui recrée la vie sauvage du jeune homme en formation.

L'huître et les sauvages

Pour cela, outre le recours aux temps du discours et surtout au présent, Jean de Léry use de divers procédés qui font entendre dans le texte des paroles vives. Ces paroles ce sont d'abord les siennes, celles que le discours de l'*Histoire d'un voyage au Brésil* nous adresse tout au long de l'œuvre. A tel point que Léry ne semble pas écrire mais parler car l'activité d'écrivain est désignée par des verbes appartenant au lexique de l'oral plutôt qu'à celui de l'écrit comme dans ces lignes :

[...] si quelqu'un, di-je, trouve mauvais que, quand ci-apres je parleray de la façon de faire des sauvages (comme si je me voulois faire valoir), j'use si souvent de ceste façon de parler [...].³

1 « Tombeau de l'expérience, le livre de Léry, d'édition en édition, se veut de plus en plus monument d'un savoir véritable. » Marie-Christine Gomez-Géraud, « Jean de Léry : des parcours aventureux des manuscrits aux destinées du livre », p.78 in *D'encre de Brésil*, « Jean de Léry, écrivain », Textes réunis par Frank Lestringant et Marie-Christine Gomez-Géraud, Orléans, Paradigme, 1999, initialement publié dans *Littérales*, 1986.

2 *Histoire d'un voyage au Brésil*, pp.507-508.

3 *Ibid.*, p.98.

Et ce n'est pas un abus de langage car le discours s'adresse à des destinataires qu'il apostrophe au fil des pages. Les lecteurs sont convoqués comme auditeurs : « [...] et comme vous orrez, peu s'en fallut que nous n'y demeurissions du tout. »¹

Plus même, ils apparaissent comme des coénonciateurs². Léry anticipe en effet sur les réactions possibles de ses lecteurs/auditeurs et les fait figurer dans le texte. Ainsi dans ce passage polémique :

Comment donc ? dira icy quelqu'un, le Cordelier frere André Thevet qui se plaint si fort en sa Cosmographie : que les Ministres que Calvin avoit envoyés en l'Amérique, l'empescherent de gagner les ames esgarées du pauvre peuple sauvage, (car voilà ses propres mots) se taisoit-il lors ? estoit-il plus affectionné envers les barbares, qu'à la deffense de l'Eglise Romaine, dont il se fait si bon pillier ? La réponse à ceste bourde de Thevet en cest endroit sera, que tout ainsi que j'ai jà dit ailleurs, qu'il estoit de retour en France avant que nous arrivissions en ce pays-là [...].³

Le lecteur devient locuteur et c'est à lui que sont attribuées les questions. Le dialogue avec le lecteur figure donc dans le texte même. S'il faut voir là l'indice de l'importance de la parole dans l'œuvre, la citation polémique de la phrase de Thevet montre que l'insertion de la parole d'autrui n'a pas obligatoirement pour effet de lui donner un statut d'égal. Au contraire même, comme Marie-Christine Gomez-Géraud l'a montré pour les sauvages en analysant le colloque du chapitre XX, l'écriture signe bien plutôt une dépos-

1 *Ibid.*, p.156.

2 « Dans l'échange linguistique tout *tu* est un *je* en puissance et tout *je* un *tu* en puissance, les rôles s'inversant indéfiniment dans le jeu du dialogue. Le support de l'énonciation n'est pas tant l'énonciateur isolé que le couple JE-TU, qu'A. Culioli dénomme judicieusement les coénonciateurs d'une activité qui constitue en fait une coénonciation. Non seulement les rôles de locuteur et d'allocutaire s'échangent au cours du dialogue mais encore le locuteur est son propre auditeur et anticipe constamment sur le dire de son allocutaire. », Dominique Maingueneau, *L'énonciation en linguistique*, *op.cit.*, p.22.

3 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.185.

session à laquelle l'allocutaire paraît consentir¹. En effet en anticipant la réaction du lecteur et en la consignait dans le texte, Léry coupe court aux autres réactions possibles. Il manipule donc son lecteur à son gré et paradoxalement il le fait taire en le faisant parler dans la fiction. Les nombreuses interrogations rhétoriques qui figurent dans l'œuvre fonctionnent de la même manière puisque la réponse y est clairement suggérée voire même donnée comme ici :

« [...] ne puis-je pas bien dire, avec ceste sainte femme mere de Samuel, que j'ay experimenté que l'Eternel est celuy qui fait mourir et fait vivre ? qui fait descendre en la fosse et en fait remonter ? ouy certainement [...] »².

Outre cet échange fictif de questions et de réponses, Jean de Léry fait parfois du lecteur l'énonciateur des observations qu'il a faites au Brésil ; ainsi à propos des marsouins : « C'est un plaisir de les ouyr souffler et ronfler, de telle façon que vous diriez proprement que ce sont des porcs terrestres »³.

La convocation n'est pas innocente car il vient de dire que les protestants comparaient les marsouins à des moines : « Aussi à cause de la conformité que ces derniers ont avec les encapeluchonnez, estans sur mer nous les appelions, testes de moines »⁴.

De là à attribuer la facétie anti-catholique au lecteur, la distance est mince et calculée. L'implication du lecteur ne sert donc finalement qu'à renforcer la voix du locuteur qui mène à son gré le pseudo-échange. Elle fait de l'écriture une parole vivante puisqu'elle permet à l'écrivain de troquer une narration non embrayée contre un discours embrayé qui le constitue comme locuteur. L'écriture donne ainsi corps et existence à la figure de l'écrivain, à ce que Jean de Léry appelle le « conteur ».

1 M. Christine Gomez-Géraud, «Un colloque chez les Toïoupinambaults: mise en scène d'une dépossession.» in *D'encre de Brésil, op. cit.*, pp.147-162, reprise d'une étude parue dans *Littérales* n°5, 1989, pp.97-111.

2 *Histoire d'un voyage au Brésil*, p.550.

3 *Ibid.*, p.131.

4 *Ibid.*, p. 131.

L'écrivain apparaît donc comme un locuteur dont la parole s'enracine dans la relation discursive avec autrui même si la réversibilité de la relation n'est pas l'essentiel. Ce qui est essentiel ce n'est pas que l'autre puisse devenir un « je » et que le « je » en prenne conscience, c'est que le « je » du locuteur se modifie pour s'adapter à l'allocutaire et que, ce faisant, il ne se trahisse pas mais soit au contraire révélé à lui-même. Un épisode crucial de l'*Histoire d'un voyage au Bresil* nous paraît révéler ce processus. C'est celui du chapitre XVIII qui raconte la première conversation de Jean de Léry avec les sauvages ¹ :

[...] me voyant tout incontinent environné de sauvages, lesquels me demandoient, *Marapé-deréré, marapé-deréré*, c'est à dire, Comment as-tu nom, comment as-tu nom, (à quoy pour lors je n'entendois que le haut Allemand) et au reste l'un ayant pris mon chapeau qu'il mit sur sa teste, l'autre mon espée et ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nud, l'autre ma casaque qu'il vestit : eux, di-je, m'estourdissans de leurs crieries et courans de ceste façon parmi leurs villages avec mes hardes, non seulement je pensois avoir tout perdu, mais aussi je ne savois où j'en estois. [...]. Là dessus le truchement m'ayant adverti qu'ils desiroyent sur tout de savoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Jean, eux ne les pouvans prononcer ni retenir (comme de faict, au lieu de dire Jean, ils disoyent Nian), il me falloit accomoder de leur nommer quelque chose qui leur fust connue : cela (comme il me dit) estant si bien venu à propos que mon surnom Lery, signifie une huitre en leur langage, je leur dis que je m'appellois *Lery-oussou* : c'est à dire une grosse huitre ².

Interrogé par les sauvages sur son identité, symboliquement dépouillé des signes qui font de lui un Européen, Léry se met à douter de cette identité et sent la nécessité de l'adapter aux allocutaires sauvages. Comme il le dit en conclusion, il s'agit là d'une véritable métamorphose :

¹ « Et de ma part la première fois que je les fréquentay, qui fut trois semaines apres que nous fusmes arrivez [...] » p.449.

² *Histoire d'un voyage au Bresil*, pp.449-450.

Et de faict, je puis asseurement dire que jamais Circé ne metamorphosa homme en une si belle huitre, ne qui discourust si bien avec Ulisses que j'ay depuis ce temps-là fait avec nos sauvages ¹.

Nous avons là la scène fondatrice de la naissance de l'écrivain voyageur. Comme l'écrivira quatre cents ans plus tard Nicolas Bouvier « on croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait »². L'homme se dépouille de l'identité européenne pour renaître à une nouvelle identité, celle du voyageur capable de communiquer avec les Indiens, le nouvel Ulysse capable de discourir avec autrui. La référence malicieuse à l'*Odyssee* signale la part considérable de la littérature dans ce processus de constitution de l'identité et peut-être plus encore dans le processus d'analyse rétrospective de l'avènement de cette transformation. Mais c'est l'huître qui nous paraît dire le plus exactement ce qu'est l'écrivain qui est né dans ce colloque sauvage. L'huître est déjà apparue au chapitre VII :

[...] il y a une infinité d'autres petites huitres, qu'ils nomment *Leripés*, si bien attachées, voire comme collées, qu'il les en faut arracher par force. Nous faisons ordinairement bouillir de grandes potées de ces *Leripés*, dans aucuns desquels en les ouvrans et mangeans nous y trouvions des petites perles³.

L'huître fabrique des perles en filtrant l'eau qui passe, ce que l'on peut lire comme une métaphore de l'écrivain transformant la réalité de l'expérience vécue dans le précieux concentré qu'est l'œuvre. C'est le parfait opposé de la métamorphose circéenne : les perles contre les pourceaux, la parole contre le mutisme. Si « la parole sauvage fait figure de bijou absent » selon la remarque de Michel de Certeau⁴, c'est peut-être que l'objet du texte n'est pas tant de la faire entendre que de faire assister à la métamorphose du

1 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.451.

2 Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Paris, Payot, 1992, p.12, 1ère édition 1963.

3 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.207.

4 Michel de Certeau, « Etno-graphie » *op. cit.*, p.221.

jeune homme en écrivain dans l'expérience du colloque sauvage. Telle serait la perle rapportée du nouveau monde par le travail de l'écriture : la conscience de sa propre identité révélée dans l'échange verbal avec autrui, la naissance de sa voix.

Ainsi la parole sauvage est-elle instrumentalisée, subordonnée à un projet autobiographique et le sauvage, malgré les nombreuses paroles que le texte lui prête, y compris en langue tupie, parle rarement à la première personne du singulier. Le premier sauvage à dire « je » dans *l'Histoire d'un voyage au Brésil* est le prisonnier qui va être mangé¹. Le mode d'énonciation qui est le plus fréquemment prêté aux sauvages les inclut dans le « nous » communautaire. C'est le cas par exemple du discours du vieillard du chapitre XIII².

Pourtant Jean de Léry rapporte de nombreuses conversations et il se dégage de *l'Histoire d'un voyage au Brésil* l'impression que cette année de vie parmi les sauvages a été autant nourrie de paroles que d'observations. Les plaisirs de la conversation semblent partagés par les Tupis et par les Européens. Ainsi les Indiens montent-ils dans la barque des Européens : « [...] plus encor pour causer avec [eux], que de danger qu'ils apprehendassent [...] »³.

Et Léry déclare ailleurs : « [...] ils sont merveilleusement attentifs à ce qu'on leur dit [...]. Et de fait, [...] je maintien qu'ils discourent mieux que ne font la plupart des paysans, voire que d'autres de par deçà qui pensent estre fort habiles gens »⁴.

Ce que retient peut-être essentiellement le texte de Léry ce sont les paroles que les sauvages lui ont adressées sous forme de nombreuses questions voire d'impératifs dans le cas des enfants disant « tu es bon, donne moy des haims »⁵ ou du vieillard réprimandant son rire d'un : « Tais-toy, et ne nous empesche point d'ouir les bonnes nouvelles que nos grans peres nous annoncent à present »⁶.

Ce sont ces paroles que l'écrivain se charge de transmettre au lecteur européen pour qu'il soit à son tour le destinataire de ces questions. Un épisode figure d'ailleurs dans le texte ce rôle d'in-

1 *Histoire d'un voyage au Brésil*, p.355.

2 *Ibid.*, p. p. 311-312.

3 *Ibid.*, p.299.

4 *Ibid.*, p.418 et p.419.

5 *Ibid.*, p.305.

6 *Ibid.*, p.287.

termédiaire que se donne Jean de Léry. Il s'agit du passage consacré à l'animal fabuleux mi-poisson, mi-homme. Léry y rapporte au discours indirect le récit de la pêche de cet animal fait par un Indien et il dit explicitement qu'il n'a pas vu lui-même l'animal. Il conclut :

Sur lequel recit, assez estrange de cest Ameriquain, je laisse à philosopher au lecteur, si suyvnt la commune opinion qu'il y a dans la mer de toutes les especes d'animaux qui se voient sur terre, et nommément qu'aucuns ont escrit des Tritons et des Sereines : assavoir, si c'en estoit point un ou une [...] ¹.

L'écrivain est ici le truchement de la parole sauvage qui la livre au lecteur européen pour qu'il la médite. De plus, par un phénomène de mise en abyme, ce récit est consacré à un être qui interroge sur « la semblance humaine ». Il semble poser la question de savoir s'il existe dans l'océan qui sépare les Européens et les Brésiliens des êtres intermédiaires entre l'homme et l'animal qui apparaissent comme le miroir dans lequel Brésiliens et Européens peuvent contempler les caractéristiques de la « semblance » humaine : une tête siège de la pensée, une main qui permet d'échanger et d'écrire, des sentiments qui s'expriment dans le cri de la sirène à laquelle on a coupé la main. En transmettant la parole sauvage au discours indirect, l'écriture se donne donc comme médiation entre les deux mondes, moyen pour l'Européen de définir dans le miroir tendu par l'Indien sa propre identité, comme, individuellement, Léry s'est révélé dans le colloque sauvage.

Ce colloque sauvage, le plus souvent reproduit au discours direct avec insertion de phrases tupies, domine cependant, car c'est dans son miroir que le processus de réflexion doit être accompli par le lecteur invité à prendre conscience de son individualité, comme Léry a affirmé son « je » face aux sauvages. Le massacre du perroquet que Marie-Christine Gomez-Géraud interprète comme la figuration du massacre de la parole sauvage ² parce que Léry a souligné qu'« [il] proferoit si bien tant le sauvage que le

1 *Ibid.*, p.302.

2 Marie-Christine Gomez-Géraud, « Jean de Léry : des parcours aventureux [...] » article cité p.74.

François, qu'en ne le voyant pas, vous n'eussiez sceu discerner sa voix de celle d'un homme »¹ peut ainsi apparaître comme la suppression d'une voix qui prête à confusion parce qu'elle n'est pas celle d'un homme particulier. Le lecteur fictif qui apostrophe Léry après le récit du massacre invite à prendre conscience de cette nécessité d'individualiser, de « particulariser » qui est à l'œuvre dans l'*Histoire d'un voyage au Bresil* :

Mais quoy ? dira ici quelqu'un, sans nous particulariser ici ton Perroquet, duquel nous n'avions que faire, nous tiendras-tu tousjours en suspens touchant vos langueurs ?²

C'est cette particularisation de la voix qui permet à Jean de Léry de procéder à ce que Frank Lestringant appelle « l'invention de la personne » caractéristique de la « littérature de témoignage issue de la Réforme »³.

Vocation

De fait, cette identité du « conteur », écrivain voyageur, est incomplète si on ne lui adjoint pas l'identité du pasteur appelé par la vocation. Car tout au long de l'œuvre la voix du locuteur s'élève en action de grâces pour s'adresser à Dieu qui est l'ultime destinataire de l'œuvre. La voix du conteur s'élève pour témoigner de la beauté de la création, de l'omnipotence de Dieu et de la damnation des incrédules. Dès la préface Léry écrit :

Je prie l'Eternel, auteur et conservateur de tout cest univers, et de tant de belles creatures qui y sont contenues, que ce mien petit labour réussisse à la gloire de son saint nom, Amen⁴.

1 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.281.

2 *Ibid.*, p.537.

3 Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990, p. 81.

4 *Histoire d'un voyage au Bresil*, p.99.

Ecrire c'est donc faire entendre la voix du chrétien qui témoigne de la gloire de Dieu. Plusieurs passages jouent ce rôle dans l'œuvre. Il s'agit en particulier des citations de Psaumes. Avant même que commence le récit, l'auteur fait figurer sur la page de titre le verset d'un Psaume qui a valeur de programme :

Seigneur, je te célébrerai entre les peuples,
et te dirai Pseaumes entre les nations ¹.

L'Histoire d'un voyage au Bresil tout entière doit être comprise comme une louange à Dieu, comme un Psaume.

Ainsi, à la fin de la partie consacrée à l'éloge de la nature du nouveau monde, le Psaume 104 qui loue Dieu de la beauté de sa création est introduit par ces termes :

Parquoy toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se represente devant mes yeux [...] incontinent ceste exclamation du Prophete au Pseaume 104 me vient en memoire [...] ².

Le psaume sous-tend donc toutes les descriptions qui viennent d'être faites. On peut même ajouter que l'actualisation du souvenir constituée par l'écriture a pour objet de susciter cette exclamation. La parole de la remémoration apparaît comme un exercice religieux et tout recueil d'observations est un témoignage de la gloire de Dieu.

Mais cette parole du chrétien qui répond à l'appel du Seigneur est constamment menacée de déviance hérétique. La culture orale est condamnée par Léry comme mensongère à travers le commentaire qu'il fait du récit du déluge évoqué par les Indiens dans la cérémonie du chapitre XVI³; l'absence d'écriture a conduit les Indiens à déformer dans la tradition orale le récit primordial.

¹ *Histoire d'un voyage au Bresil*, p. 45.

² *Ibid.*, p.334.

³ *Ibid.*, p.405.

L'opposition ne passe d'ailleurs pas exactement entre l'oral et l'écrit car l'écriture poétique est condamnée pour les mêmes raisons. Il faut donc que la parole du conteur se garde de verser dans la fable pour ne pas s'égarer loin de la vraie foi. Le rempart existe, il s'agit de l'Écriture sainte. La parole du conteur devra donc faire de l'Écriture sainte une parole vive.

Pour cela le texte tisse le récit de références à l'Écriture sainte qui lui donnent sens. Ainsi le récit d'une des tempêtes du voyage aller est-il mené de cette manière :

[...] estans lors à la pratique de ce qui est dit au Pseaume 107 nous tous à cause de la roideur des ondes ayans les sens defaillis et chance-lans comme yvrongnes, le vaisseau estoit tellement esbranlé qu'il n'y avoit matelot, tant habile fust-il, qui se peust tenir debout ¹.

Le verset du psaume 107, donné en note par Frank Lestringant, « Chancellent en yvrongne » est paraphrasé pour être incorporé au texte de Léry. L'auteur ne se contente pas de citer l'Écriture sainte pour se garantir derrière son autorité, il l'inclut dans sa prose pour raconter son expérience et devenir ainsi le témoin de la vérité de cette parole sacrée. Enfin, par le jeu de l'interrogation rhétorique, il somme le lecteur d'acquiescer à la relation qu'il établit ainsi entre la parole sacrée et son expérience :

Et de faict (comme il est dit au mesme Pseaume) quand de ceste façon en temps de tormente sur mer, on est tout soudain tellement haut eslevé sur ces espouvantables montagnes d'eau qu'il semble qu'on doive monter jusques au ciel, et cependant tout incontinent on redevale si bas qu'il semble qu'on vueille penetrer par-dessous les plus profonds gouffres et abysmes : subsistant, di-je, ainsi au milieu d'un million de sepulchres, n'est-ce pas voir les grandes merveilles de l'Eternel ? Il est bien certain qu'ouy.²

¹ *Histoire d'un voyage au Bresil*, p. 118.

² *Ibid.*, p. 118.

Le lecteur est appelé à témoigner de la vocation de Léry rendue sensible par l'adéquation de l'écriture sainte à l'expérience du voyage. Ainsi la convocation récurrente du lecteur doit-elle être comprise dans cette perspective apologétique. Au-delà de la prise de parti qui lui est demandée dans la polémique entre Thevet et Léry qui reflète le conflit entre catholiques et protestants, le lecteur est appelé à constater la vocation de Jean de Léry et à recevoir sa parole comme un témoignage digne de foi.

On peut se demander pour finir si ce n'est pas cette parole de louange tirée de l'Écriture sainte qui fait taire les sauvages. Car à l'enseignement religieux que leur donne Jean de Léry ils répondent de leur « interjection d'esbahissement *Teh !* »¹ ou se remettent à chanter des menaces anthropophages². La résistance des Tupis à la conversion les laisse en marge de la parole inspirée. Le sauvage « maudit et délaissé de Dieu » pouvait-il faire entendre sa voix dans le discours de l'élu ?

Au moment de fermer le livre on veut bien croire Jean de Léry quand il dit que « la pratique du conteur [...] a été grieve et dure. » Car dans cette pratique, dans la transformation du voyage « faict » au voyage « dit », il est devenu un écrivain faisant entendre sa voix pour qu'elle monte jusqu'à Dieu. Grâce à son usage du discours, *L'Histoire d'un voyage au Bresil* nous fait revivre la naissance de cette voix qui se découvre dans le colloque sauvage. Mais paradoxalement elle doit sacrifier son interlocuteur pour s'élever jusqu'à son ultime destinataire. Restent des paroles sauvages éparses qui apostrophent le lecteur moderne :

Marapé-deréré, marapé-deréré [...]. Comment as-tu nom, comment as-tu nom [...] Tais-toy, et ne nous empesche point d'ouir les bonnes nouvelles que nos grans peres nous annoncent à present [...].

Caroline TROTOT

Lycée Martin Luther King de Bussy Saint-Georges

¹ *Histoire d'un voyage au Bresil*, p. 418.

² *Ibid.*, p.413.

